

Les morts de 1914

texte de Francis Lacroix lu par Martine Hilaire le 11 novembre 2014

le 20 Août **Jean Lalanne** 30 ans 2eme classe du 257 eme régiment d'infanterie, est tué dans un bois du village de Viviers en Lorraine. C'était le 1^{er} contact avec l'artillerie allemande.

Le même jour **Joseph Sadouillet** 2eme classe dans le même régiment, est tué à 30 ans au même endroit

le 22 Août **Jean Nouguey 26 ans 2eme classe du 7eme** régiment d'infanterie coloniale est porté disparu en Belgique à St Vincent au cours d'une attaque allemande qui a fait dans la nuit 1350 hommes de troupe tués, blessés ou disparus et 31 officiers disparus (tués ou blessés)

Le 23 août **Antoine Giresse** soldat du 6 eme régiment d'infanterie meurt à 21 ans en Belgique

Le 9 septembre **Jean Dumeau** 26 ans du 123 eme régiment d'infanterie meurt de ses blessures à Nogent sur Seine au cours de la bataille de la Marne

le 19 octobre **Elie Cazenave** 31 ans soldat du 144 eme régiment d'infanterie mort à l'hôpital de Fismes près de Reims des suites d'une maladie contractée pendant son service.

Le 15 nov **Jean Espagnet** 2eme classe du 57eme régiment d'infanterie meurt suite à ses blessures par éclat d'obus.

le 13 décembre **Jean Louis Lescouzeres** 30 ans du 220ème régiment d'infanterie tué vers 10h30 par des obus tombés dans la tranchée sape occupée par la 23ème compagnie à Vaux les Palameix dans La Meuse en dessous de Verdun.

Ecoutons maintenant l'histoire du soldat **Jean Descos**

En 1910, à 20 ans, le soldat DESCOS Jean déclaré "bon pour le service" est dirigé le 10 octobre 1911 vers le 6eme régiment d'infanterie basée à Saintes.

Il est maintenu sous les drapeaux jusqu'au 26 juin 1913, il rentre alors à Saint-Pierre pour aider ses parents aux moissons. Fils de Thomas Descos et de Marie Despujols, Jean est cultivateur.

Un an après, la déclaration de guerre, mobilisation générale le 2 août 1914. Jean descos est mobilisé et arrive au régiment d'infanterie à Saintes le 3 août... Il a 24 ans.

Le 6 août, trois trains amènent les trois bataillons du 6ème régiment vers ses nouvelles destinées. *Les réservistes amoncelés dans les wagons avaient l'espoir de revenir avant les vendanges. Ils mettront 2 jours pour traverser la France, les trains ne ressemblaient plus à ces cortèges d'enthousiasme qu'illustrèrent les journaux, en France comme en Allemagne.* Le 8 au soir le régiment est cantonné dans la région de Toul (près de Nancy). On entend le canon de Pont-à-Mousson.

Du 9 au 17 Août, le Régiment exécute des marches et des contremarches autour de Toul. La chaleur est intense, les réservistes ne sont pas entraînés, les brodequins sont neufs : toutes ces causes occasionnent de grandes fatigues, Puis ils sont envoyés vers la Belgique, menacée par l'Allemagne du côté de Fourmies.

Le 23 août c'est le premier contact avec l'ennemi avec un feu d'artillerie très intense. Avec de nombreuses victimes, le régiment se replie.

Marcher le jour, la nuit, sur les routes encombrées de la population qui fuit devant l'invasion, le régiment se positionne le 29 août, 60 km plus bas pour une attaque de la ferme de Jonqueuse. Cette attaque n'aboutissant pas par manque de soutien de l'artillerie, ils se replient. À nouveau marches de jour et de nuit.

Le 6 septembre positionné autour de Monceau les Provins ils reçoivent l'ordre d'attaque. Après un feu violent, l'ennemi bat en retraite. Le régiment remonte vers Pontavert. Les régions parcourues sont celles qu'on évacuait tristement quelques jours auparavant; combien leur aspect paraît soudain changé! Le régiment stationne le 13 septembre aux alentours de Craonne, à la Ville au Bois.

Après que les bataillons, compagnies, pelotons, sections et escouades se soient répartis sur le territoire le 15 septembre à 13 heures les unités sont soumises à un feu d'artillerie très violent.

Le 16, l'artillerie ennemie canonne toute la journée, avec de très gros projectiles,

les compagnies françaises sont à découvert, des tranchées sont creusées et des abris aménagés. Les cadavres s'entassent...

Écoutons Maurice Genevoix dans ses carnets "Ceux de 14" en date du 22 septembre 1914 : « *La pétarade des 75 nous casse la tête. Parfois un fusant boche siffle raide et cingle les arbres d'une volée de mitraille. Nous prenons place dans ce tumulte : je tiens avec ma section cent cinquante mètres à peu près du fossé de lisière, déjà plein de cadavres. Je dis à mes hommes :*

- *"Débouclez les outils en Vitesse, et creusez le plus que vous pourrez. "*

La nuit tombe. Le froid devient vif. C'est l'heure où, la bataille finie, les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent ; supplice cruel surtout aux combattants qu'une consigne rive à leur poste, qui voudraient courir vers les camarades pantelants, les panser, les réconforter, et qui ne le peuvent, et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux, sans trêve :

- *"À boire !"*
- *"Est-ce qu'on va me laisser mourir là ?"*
- *"Brancardiers !"*
- *"À boire !"*
- *"Ah !"*
- *"Brancardiers!..."*

J'entends de mes soldats qui disent :

"Oui, qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers ?"

"Ils ne savent que se planquer, ces cochons là !"

"C'est comme les flics ; on ne les voit jamais quand on a besoin d'eux.»

Et devant nous la plaine entière engourdie d'ombre semble gémir de toutes ces plaies, qui saignent et ne sont point pansées.

Des voix douces, lasses d'avoir tant crié

"Qu'est-ce que j'ai fait, moi, pour qu'on me fasse tuer à la la guerre ?"

"Maman ! Oh! Maman !"

"Jeanne, petite Jeanne... Oh! dis que tu m'entends ma Jeanne?"

"J'ai soif... j'ai soif... j'ai soif... j'ai soif!..."

Des voix révoltées, qui soufflettent et brûlent:

"Je ne veux pourtant pas crever là, bon Dieu !"

"Les brancardiers, les brancardiers, les brancardiers ! Ah salauds !"

"Il n'y a donc pas de pitié pour ceux qui clament !"

Un Allemand (il ne doit pas être à plus de 20 mètres) clame le même appel, interminablement :

"Kamerad Franzose ! Kamerad ! Kamerad Franzose !"

Et plus bas, suppliant :

“Hilfe! Hilfe !” à l'aide, à l'aide

Sa voix fléchit, se brise dans un chevrottement d'enfant qui pleure ; puis ses dents crissent atrocement; puis il pousse à la nuit une plainte bestiale et longue, pareille à l'aboi désespéré d'un Chien qui hurle vers la lune. Affreuse, cette nuit. Des coups de feu tout le temps. Et ce sacré froid! »

Jean Descos grièvement blessé est amené à l'arrière dans un hôpital d'évacuation

Jonchery sur Vesle, à 10 km au sud de Craonne.

Il y meurt le 26 septembre 1914. Il avait 24 ans.

À Saint-Pierre d'Aurillac, les vendanges seront tristes chez les Descos.